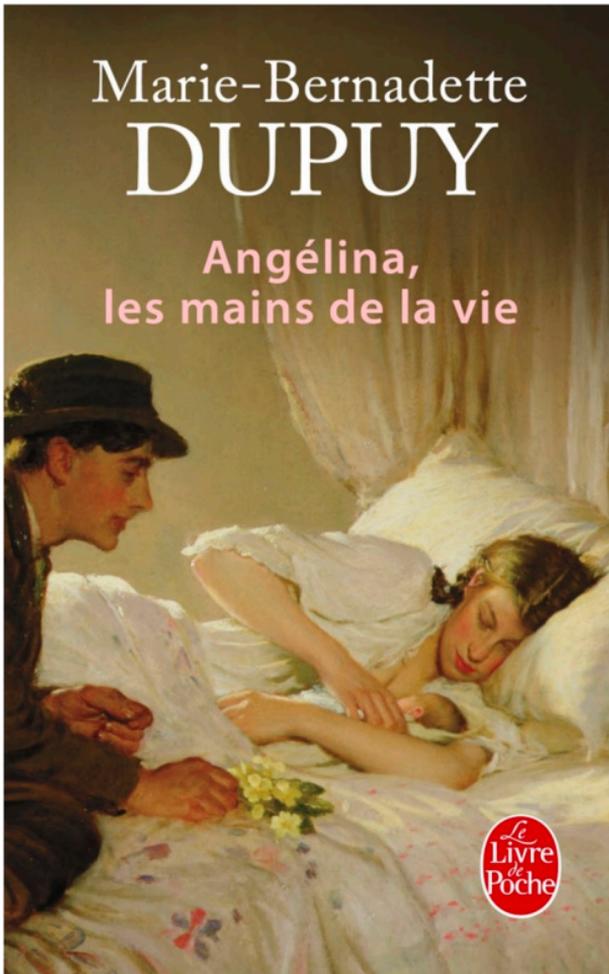


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Angéline, les mains de la vie

Marie-Bernadette Dupuy



MARIE-BERNADETTE DUPUY

*Angéline,
les mains de la vie*

ROMAN

CALMANN-LÉVY

La grotte du Ker

Ariège, gorges de Peyremale, 10 novembre 1878

Les sabots de la mule frappaient la terre noire et boueuse à une cadence régulière. Angéline caressa sa monture en jetant un coup d'œil inquiet au ciel où roulaient de lourds nuages d'un gris métallique. Il pouvait pleuvoir d'un instant à l'autre.

— Avance, mais avance donc ! cria la jeune fille. Allez, Mina, dépêche-toi.

Le chemin suivait le cours d'une rivière tumultueuse dont les eaux grondaient entre les berges hérissées d'une végétation brune à l'agonie, flétrie par l'humidité.

Les ombres du crépuscule gagnaient déjà les gorges de Peyremale, un défilé encaissé planté de hêtres et de chênes. Dans la langue du pays, Peyremale signifiait : les mauvaises pierres. Et, les jours de déluge, des carrioles se retrouvaient bloquées ou broyées par des éboulis, qui jetaient en travers du chemin de gigantesques amas d'une roche noire en larges plaques. Les arbres, droits et volontaires,

se cramponnaient à ce sol instable, leurs racines nichées profond dans la pente sablonneuse. Mais il pleuvait tant au printemps et à l'automne que certains géants s'écroulaient alors avec de sourds craquements.

Angéline savait tout cela. Elle n'aimait pas ces gorges où, même en été, le soleil pointait rarement.

— Allez, Mina, par pitié, avance ! répéta-t-elle en talonnant les flancs de sa bête.

Une nouvelle douleur irradiait son bas-ventre et ses reins. La jeune fille se figea, bouche bée, l'air inquiet. Elle ouvrit grand ses yeux d'un violet délicat, celui des frêles petites fleurs qui couvraient les talus, en avril. Sa mère, Adrienne, s'extasiait devant cette couleur si rare, qui était l'héritage d'une lointaine ancêtre, l'arrière-grand-mère Desirada.

— J'aurais pu t'appeler Violette, disait-elle, mais ton père souhaitait te baptiser Angéline. J'ai respecté son vœu. On ne peut rien refuser à un si bon époux.

Depuis un an déjà, Adrienne Loubet reposait au cimetière de Saint-Lizier. Cette noble cité était perchée sur une colline surplombant le Salat, puissante rivière agitée de vagues écumeuses à la fonte des neiges et dont les flots argentés couraient vers les plaines.

— Maman, si seulement tu étais encore là, près de moi ! gémit Angéline tout haut. Tu m'aurais sûrement sermonnée et peut-être aurais-tu eu honte, mais j'aurais pu compter sur toi et sur ta bonté.

Surprise par une rafale, la mule se mit à trotter. Ballottée de droite à gauche, Angéline se cramponna à sa crinière.

— Enfin, Mina, tu te décides ! Je voudrais tant être arrivée !

Un étrange chargement sautillait sur la croupe de la mule. La jeune fille avait tout prévu. Maintenant, elle n'était plus qu'impatience. Il fallait sortir des gorges, entrer dans la vallée de Massat et se retrouver enfin à l'abri pour mener son œuvre à bien, loin de tous.

« Mère, tu parlais ainsi, et cela m'intriguait quand j'étais petite ! songea Angéline. “La grande œuvre des femmes”, disais-tu. Et père souriait... Je ne comprenais pas, mais ce soir, c'est mon tour ! »

Un pan de ciel topaze lui apparut. Poudrées de blanc, les falaises s'écartaient sur les crêtes anguleuses du massif des Trois Seigneurs.

« Courage ! » se dit-elle.

Depuis son départ de Saint-Lizier trois heures plus tôt, Angéline n'avait pas cessé de s'exhorter à la vaillance, mais le plus dur restait à venir. Elle se revit dans l'atelier de cordonnier de son père, bien droite sous sa lourde cape en drap brun.

— Papa, je reviendrai après-demain ! J'ai promis à cousine Léa de l'aider à coudre son trousseau. Je ne peux pas la décevoir.

— Va, ma fille ! avait répondu Augustin Loubet, penché sur une botte en cuir qu'il s'appropriait à garnir d'une talonnette en métal.

Depuis la mort de sa mère, elle l'appelait de plus en plus souvent papa. Avidement de lui montrer sa tendresse, elle l'avait même embrassé sur la joue, un geste spontané qui avait fait sourire cet homme encore marqué par le deuil.

— Tu es bien douce, ce soir, pitchoune ! s'était-il étonné.

Angéline avait souri à son tour, malgré la douleur qui lui tordait le ventre à cet instant précis. La troisième. Dès la première alerte, elle avait rassemblé tout ce dont elle avait besoin. Et c'était ainsi que, juchée sur le dos de la vieille mule Mina, elle avait quitté la maison natale.

« J'étais bien obligée de te mentir, papa, de te cacher mon état. Jamais je ne salirai notre nom, jamais je ne te causerai de tort », se dit la jeune fille en empruntant un nouveau chemin, herbu celui-ci, qui longeait une muraille de pierres ponctuée de fines cascades. Puis elle s'aventura sur un sentier qui grimpait à l'assaut du roc de Ker, une masse de calcaire dans ce pays de granit blond. On en racontait, des choses, sur ce Ker ! Les anciens de la vallée prétendaient que des hommes, dans un temps très reculé, habitaient la grotte qui s'ouvrait à mi-hauteur de l'énorme rocher et qu'ils avaient laissé de mystérieux dessins dans les profondeurs de la terre. Dix ans plus tôt, un certain Garrigou, archéologue à Toulouse, avait découvert un galet orné d'une gravure représentant un ours¹. Sur le plateau du Ker, des prêtres rebelles, surnommés les petchets, enterraient leurs morts en grand secret, la nuit, à la clarté des torches, si bien que les gens des villages alentour se signaient quand ils devinaient des lumières tout là-haut.

1. Fait authentique : il s'agit d'une pièce unique, joyau des collections préhistoriques françaises.

La jeune Angéline savait tout ceci et elle comptait sur la sinistre réputation de ces lieux pour ne pas être dérangée.

— Sainte Marie, mère de Dieu, protégez-moi ! pria-t-elle d'une voix faible.

La douleur revenait, d'abord sourde, ensuite aiguë, lancinante. Le travail était bien engagé, et l'interminable trajet à dos de mule n'avait fait que précipiter le rythme des contractions. Angéline serra les dents, angoissée. Elle s'interrogeait sur les souffrances à venir, en les imaginant encore plus intenses, plus vives.

« Mère répugnait à me décrire ce qu'on ressent en mettant un bébé au monde ! se dit-elle. Elle a pourtant eu trois enfants. »

De ces trois petits, la jeune fille était la seule encore en vie. Ses frères, baptisés Jérôme et Claude, elle ne les connaissait que de nom. Ils avaient été emportés par le redoutable croup, comme l'avait affirmé le docteur.

Angéline venait d'arriver dans la grotte, une vaste cavité en demi-cercle dont le sol plat était jonché de feuilles mortes, de bouts de bois, de galets et de sable. Elle descendit avec précaution du dos de Mina et attacha l'animal à un arbuste.

— Sois patiente, Mina ! déclara-t-elle. Tu auras ton picotin d'avoine, mais plus tard.

Sur ces mots, elle sortit d'une besace tendue à craquer un carré de drap de laine et l'étendit par terre. Elle y déposa son briquet d'amadou, ainsi que des objets enveloppés dans du linge propre.

— La paire de ciseaux, l'alcool, l'éther, un drap ! énuméra-t-elle.

L'instant suivant, elle enflammait un morceau de papier qui embrasa à son tour des feuilles de chêne bien sèches, de la mousse et des brindilles. Le feu prit rapidement, en dispersant de son éclat doré les ténèbres environnantes. Un vague sourire sur les lèvres, Angéline ajouta du bois avant de dénouer les cordons de la cape.

— Je peux enfin ôter ce corset et les bandages ! déclara-t-elle tout haut.

Au prix de terribles efforts, Angéline avait dissimulé sa grossesse à tous. Habile couturière, elle s'était confectionné deux tabliers en tissu fleuri, sans ceinture et ne marquant pas la taille. Dès la fin de l'été, la maison étant fraîche, elle avait ajouté à son accoutrement une capeline en lainage qui cachait son ventre peu proéminent. Mais, les deux derniers mois, elle s'était imposé un vrai supplice en portant un corset et des bandes de tissu qui comprimaient son ventre. Ce fut une réelle délivrance pour elle de se débarrasser de ce carcan pour enfiler une longue chemise blanche à col plissé. Afin d'être vraiment à son aise, elle natta en une seule tresse sa somptueuse chevelure aux boucles souples d'un roux sombre, chaud et mordoré. C'était sa parure, sa fierté, et elle portait souvent à regret le bonnet de calicot dont se coiffaient les honnêtes femmes.

De se retrouver dans cette grotte, en tenue de nuit, à l'heure où dans les maisons on s'attablait devant une soupe fumante, lui procurait une étrange sensation.

— Je suis peut-être folle, mais personne ne me montrera du doigt, personne ne saura, dit-elle

encore, son fin visage à la peau laiteuse rosi par le feu.

Sans s'apitoyer sur son sort, Angéline Loubet sortit d'un autre sac une bassine en zinc et un bidon d'eau. Elle reproduisait les préparatifs auxquels elle avait participé durant des mois, en assistant sa mère. Adrienne Loubet était sage-femme, la meilleure *costosida*¹ du pays. On la demandait dans les hameaux reculés, où on la payait d'une poule, d'un panier d'œufs, mais aussi, dans les riches demeures bourgeoises, de dons plus conséquents. Là, elle recevait des pièces d'argent, quand on ne lui offrait pas un objet de valeur, statuette, pendulette, ou bien de la vaisselle. Au fil des ans, cela avait contribué à donner à l'intérieur des Loubet un petit air cossu qui suscitait parfois des jalousies.

— Mère, si tu me vois du ciel, guide-moi ! implora la jeune fille qui, dans l'attente d'une nouvelle douleur, marchait d'un bout à l'autre de la grotte en respirant à pleins poumons.

Le clocher de Biert sonna huit coups sonores. Émue, Angéline tendit l'oreille. Elle se hasarda même au bord de l'esplanade, afin de scruter l'obscurité qui envahissait à présent la belle vallée de Massat. Dans un pré bordant la rivière, des lueurs tremblaient, accompagnées par le meuglement rauque d'une vache.

Un homme devait rentrer ses bêtes. Elles se rangeraient le long du râtelier garni de foin, les pis

1. Nom donné aux sages-femmes en occitan.

gonflés de lait, et des odeurs fortes s'élèveraient de la litière souillée. Angéline écoutait attentivement chaque bruit afin d'éloigner ses pensées de son unique souci. Parviendrait-elle à donner la vie, sans aucune aide à espérer ?

— Oui, ce n'est pas si compliqué ! déclara-t-elle à mi-voix. Mère prétendait que les femmes, jadis, accouchaient souvent seules, et même en bordure d'un champ pendant la moisson, ou bien sur la paille d'une étable. La paille d'une étable...

Elle répéta ces mots-là ! Ils lui faisaient penser à la représentation de la Nativité où Marie, pressée elle aussi de trouver un lieu pour mettre au monde l'enfant qu'elle portait, trouvait refuge dans une étable. C'était ainsi que Jésus était né sur la paille. Ensuite, montée sur un âne, Marie avait dû fuir en Égypte avec Joseph pour se protéger de la colère du tyran Hérode qui voulait la mort de son bébé.

Angéline eut une grimace d'amertume. D'un geste très tendre, elle caressa son ventre.

— Toi, mon petit, tu naîtras sur un drap de lin qui fleure bon la lavande et je t'envelopperai dans un lange de laine fine. Mais aucun roi mage ne viendra t'honorer. Et le bon Joseph ne sera pas là pour veiller sur toi.

La jeune fille se reprocha d'oser comparer sa situation au poignant exode qui avait suivi la naissance de l'Enfant Jésus. Elle était bonne catholique, ses parents y avaient veillé. Cependant, il coulait dans son sang une pointe d'hérésie, du moins le clergé en aurait décidé ainsi. Cela tenait aux discours véhéments du grand-père d'Angéline, Antoine Bonzom, très fier d'être un descendant de ces fameux

cathares qui, des siècles auparavant, prêchaient une religion nouvelle.

Une douleur plus forte et plus longue que les précédentes tira la future mère de ses méditations théologiques. Attentive aux mouvements intimes de son corps, les dents serrées pour contenir une plainte, elle se plia en deux.

« Mère me disait que cela ne servait à rien de crier et même de hurler. Elle conseillait à ses patientes de respirer profondément, de ne pas s'affoler. Je respecterai la moindre de tes paroles, mère chérie ! »

Angéline patienta un peu. La douleur s'intensifia. Vite, la jeune fille versa de l'eau dans la bassine qu'elle cala sur trois galets, tout près des flammes. Il lui faudrait laver le bébé avant de l'habiller.

— Tu seras vêtu de ma propre layette, mon pitchoun ! murmura-t-elle. Ta grand-mère Adrienne l'avait soigneusement rangée dans une malle, au grenier. J'ai pris le nécessaire.

Encore une douleur : ample, puissante, annonciatrice de contractions plus rapides et plus pénibles.

— Tu arrives, mon petit ! articula-t-elle, le souffle coupé.

Sans perdre son calme, elle s'assura que rien ne lui manquait. Elle remit du bois dans le feu. Mina l'observait d'un œil noir en s'agitant.

— Ah oui, j'ai oublié de te donner ton picotin ! soupira sa maîtresse. Tu l'as pourtant bien mérité.

La vieille bête s'apaisa dès qu'elle eut à manger. Mina avait déjà vingt ans, soit une année de plus qu'Angéline. Augustin Loubet avait fait son

acquisition au marché de Saint-Girons, un gros bourg établi en amont du Salat, à trois kilomètres à peine de la cité de Saint-Lizier. L'animal avait parcouru toute la région sa vie durant, Adrienne juchée sur son dos. Une costosida devait beaucoup se déplacer, de hameau en hameau, de jour comme de nuit.

Angéline hésitait à s'allonger. Elle se posta encore une fois au bord de l'esplanade. L'air nocturne lui parut plus froid, chargé du parfum tenace des buis qui parsemaient la pente. Tout était silencieux, hormis les craquements du feu, mais ce silence fut soudain rompu par des hurlements lugubres, quelque part dans la montagne : les loups partaient en chasse.

« Ils sont loin d'ici ! pensa-t-elle. Sûrement dans le vallon d'Encenou ! »

Ses prunelles violettes se dilatèrent sous le coup d'une sourde angoisse. Elle connaissait le hameau d'Encenou, récemment édifié, où son oncle Jean Bonzom possédait des parcelles de terre et une maison bâtie sur un replat. Il élevait des moutons qu'il fallait enfermer chaque soir dans la bergerie, car alentour, passé les pâtures, s'étendait la forêt plantée de hêtres démesurés, de sapins à la ramure noire, le domaine des cerfs, des chevreuils et des loups.

— N'aie pas peur, Mina ! dit-elle à la mule qui écoutait aussi. Ils ne viendront pas de ce côté-ci de la vallée.

Elle voulait s'en persuader. Derrière le Ker se dressaient des contreforts montagneux pratiquement inhabités, et ensuite c'était une succession de

crêtes de plus en plus hautes, désertes, où rôdaient les ours. La jeune fille frissonna.

«Mère tenait à maintenir une bonne chaleur dans la pièce où elle mettait l'enfant au monde. Il fait bien trop froid», déplora-t-elle.

Soudain inquiète, Angéline déballa la lourde couverture en laine qu'elle avait apportée et s'en enveloppa, en reprenant ses déambulations dans la grotte. Elle avait hâte d'être délivrée, de voir son petit, de s'assurer qu'il était sain et vigoureux. Les douleurs se succédaient et elle les endurait en silence. Enfin, du liquide chaud coula entre ses cuisses.

— La poche des eaux s'est rompue ! dit-elle tout haut. Le travail va s'accélérer.

Elle étudiait chaque manifestation comme s'il s'agissait d'une patiente de sa mère. C'était une façon de garder le contrôle de son corps. En aucun cas, elle ne céderait à la souffrance, à la panique instinctive qui s'emparait de certaines femmes et les faisait se tordre et se débattre, terrifiées. Pourtant, elle aurait eu de solides raisons d'être effrayée, étant bien renseignée sur certaines complications tragiques de l'enfantement. Après une naissance difficile, Adrienne Loubet se confiait souvent à son mari. Toute jeune, Angéline avait parfois entendu des récits affreux, dont elle n'avait rien oublié.

— Je n'ai pas pu sauver le petit, le cordon l'avait étranglé, disait la costosida en larmes. Quel malheur ! Un beau garçon de six livres ! Il était bleu quand je l'ai pris dans mes mains.

Ce genre de choses ne devait pas se produire ; Angéline se le répétait. Elle misait sur sa jeunesse,

sa volonté et sa foi en un avenir merveilleux. Mais la violence des assauts qui dévastaient à présent son corps la fit douter. Pareille à une bête blessée, elle s'allongea sur le drap immaculé, le plus près possible du feu.

— Oh ! mon Dieu ! gémissait-elle. Dieu tout-puissant, aidez-moi, ayez pitié ! Maman, je t'en prie, maman...

Les douleurs déferlaient, ne lui accordant plus que de brefs instants de paix. Ce fut à la faveur d'une accalmie qu'Angéline procéda à un examen minutieux de son sexe humide. Le passage était ouvert. Elle sentit même le crâne rond de son enfant. Ce premier contact l'émut profondément. Elle eut envie de crier de joie et de peur mêlées, mais elle serra à nouveau les dents.

— Allez, viens, viens ! implora-t-elle. Je suis prête, mon petit.

Des images lui traversèrent l'esprit, si douces et si belles qu'elle se détendit, sans cesser de respirer à petits coups. C'était à la Saint-Jean d'été, dans le pré communal de Saint-Lizier. Des lampions multicolores étaient suspendus aux branches des tilleuls et un orchestre jouait. Les filles et les garçons de la cité dansaient sous un ciel rempli d'étoiles argentées. L'air chaud du mois de juin embaumait le chèvrefeuille et la menthe. Angéline étrennait une robe en calicot vert pâle soulignant sa poitrine et ses hanches. Une petite coiffe blanche couvrait une partie de sa chevelure, dont les boucles ornaient ses épaules. Elle crut ressentir les vibrations de la terre battue, sous l'herbe drue. La musique était si gaie que les jeunes gens

rassemblés là en riaient tout en exécutant les figures d'un quadrille.

«Et je l'ai vu approcher du pré communal, se remémora-t-elle. Il était grand, mince, vêtu d'un costume gris, et tellement beau ! Je ne l'ai pas reconnu tout de suite, Guilhem, le fils cadet de la riche famille Lesage. Pourtant, nous avons couru tous les deux dans les ruelles, avec les autres enfants de la cité. À cette époque, il avait souvent ses bas de pantalon boueux, ou une manche de chemise déchirée. "Un casse-cou, le petit Lesage", disait maman. »

Angéline dut renoncer à ses souvenirs. Elle avait l'impression que les os de son bassin se disloquaient, tandis qu'une force invincible la contraignait à pousser de toutes ses forces, lui coupant le souffle. Elle savait que c'étaient les derniers instants de l'accouchement. Elle avait vu des femmes pousser comme elle le faisait à présent, les traits crispés, le corps tendu par l'effort, afin d'expulser de son ventre l'enfant qui s'y était lové durant neuf mois. Mais elle devait résister, se contenir encore.

«Mon cœur s'est affolé en voyant le beau Guilhem ! songea-t-elle, haletante. J'ai su que ce serait lui et seulement lui, pour toujours, jusqu'à ma mort. Il ne me quittait pas des yeux et je soutenais son regard avec fierté, toute joyeuse. Ce soir de la Saint-Jean, après la danse, il m'a parlé et je l'ai écouté. Une heure plus tard, sous le mur du palais, il m'a embrassée. Mon amant, mon bel amant ! »

La jeune fille, paupières mi-closes, se mit à chanter d'une voix faible.

*Voici la Saint-jean
La grande journée,
Où tous les amants
Vont à l'assemblée
Mignonne, allons voir
Si la lune est levée¹.*

Elle se tut, en pleurs, couchée sur le côté, une main crispée sur la couverture, le temps de pousser de nouveau avec une grimace de douleur. Dès qu'elle le put, elle chanta encore tout bas :

*Le mien est à Paris
Chercher ma livrée
Que t'apportera-t-il,
Mignonne tant aimée ?*

*Il doit m'apporter
Une ceinture dorée
Une alliance en or
Et sa foi jurée
Mignonne, allons voir
Si la lune est levée.*

— Oui, il m'apportera une alliance en or et sa foi jurée ! s'écria-t-elle. Oh oui, Guilhem, tu le feras, tu reviendras !

Cet appel pathétique fut suivi d'une ultime poussée. Les cuisses écartées, sa chemise retroussée, Angéлина parvint à se redresser. Quelque chose forçait le barrage intime de son sexe avec un

1. Très ancienne ronde provençale composée pour fêter la Saint-Jean.

mouvement en spirale qui lui prouvait la vitalité de son enfant. Le visage ruisselant de larmes et de sueurs, indifférente à la souffrance, elle poussa enfin un cri de victoire à l'instant où elle attrapait délicatement entre ses paumes un petit être chaud et poisseux. Presque aussitôt, le bébé eut une sorte de miaulement étonné, qui prit tout de suite de la vigueur.

— Sainte Vierge Marie, merci ! Mon Dieu, merci ! dit-elle en admirant le nouveau-né. C'est un garçon, un magnifique petit gars ! Guilhem, je t'ai donné un fils ! Oh ! Si tu pouvais le voir ! Il est costaud, dix doigts, dix orteils, pas un défaut !

Angéline sanglotait sans s'en apercevoir, infiniment soulagée et surtout bouleversée devant l'éternel miracle de la naissance. Elle scruta encore une fois son fils sous tous les angles avant de le tenir contre sa poitrine et de le couvrir d'un linge qu'elle avait fait tiédir sur les pierres du foyer.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que ne survienne la délivrance ; une masse sanguinolente glissa hors de son sexe sans lui causer aucune douleur.

— Maintenant, mon pitchoun, nous devons nous séparer ! déclara-t-elle en nouant le cordon à deux endroits qui laissaient un espace où le couper.

Elle s'empara des ciseaux bien affûtés qu'elle avait apportés et qu'elle avait emballés dans un tissu très propre. Adrienne Loubet ayant coutume de passer ses ustensiles à la flamme, Angéline l'avait imitée. Ses gestes étaient tranquilles, sûrs et habiles. Auréolée de sa chevelure flamboyante, elle lava son fils et l'enveloppa dans le linge en laine blanche.

— Si ton père était là, il aurait quitté sa chemise et il t'en aurait enveloppé pour te communiquer sa chaleur d'homme en bonne santé, et ainsi te prouver qu'il t'acceptait, qu'il te protégerait, lui si fort, toi si petit¹. Mais ton père n'est pas là; j'ignore même où il se trouve.

Angéline avait besoin de parler, de se bercer de mots apaisants. Elle exultait, pleine d'amour pour ce bébé qu'ils avaient conçu, Guilhem et elle, à la mi-février, pendant le carême.

— Ton père devait s'en aller étudier, mon fils ! J'étais si malheureuse de le quitter ! Il m'a promis de revenir et de m'épouser. Ce soir-là, le vent soufflait fort et nous nous sommes abrités sous le porche du clocher. La porte de la tour n'était pas fermée, Guilhem m'a entraînée. Il chuchotait à mon oreille : « Encore une fois, Angéline, une dernière fois, donne-moi du bonheur. » Je ne pouvais pas refuser, c'était si bon... C'est ce soir-là que tu as dû germer en moi, pitchoun, et te voilà, tout petit et tout rose.

La jeune fille rêvait de se reposer, mais elle devait procéder à sa propre toilette. Elle prit d'une main tremblante une bouteille en grès, soigneusement bouchée, qui faisait partie de son chargement hétéroclite. Avant son départ, elle l'avait remplie d'eau très chaude qui avait longuement bouilli. Angéline se lava à l'aide d'un carré de tissu tout en vérifiant qu'elle n'avait pas de déchirures. Ce genre de blessure intime pouvait être indolore pendant la

1. Très ancienne coutume du sud de la France, surnommée *la chemise du père*.

naissance, alors que les chairs étaient comme anesthésiées par le travail.

— Non, je n'ai rien ! conclut-elle. Maman dirait que j'ai bien œuvré. Entends-tu, mère chérie ? J'ai mené ma grande œuvre à terme, et sans me plaindre.

Angéline haussa les épaules, se moquant d'elle-même. Vite, elle enfila une sorte de caleçon en coton et veilla à se protéger d'une bande de linge. Elle saignerait quelques jours, mais c'était naturel, elle était prévenue. Enfin, elle put s'allonger, épuisée, son enfant blotti entre ses bras. L'épaisse couverture les isolait tel un cocon douillet.

— C'est notre nid, rien que pour nous ! s'exalta-t-elle.

Un délicieux sentiment de félicité proche de la béatitude l'envahissait.

— Un prénom... Je dois te baptiser ! Mais quel prénom te donner ?

Somnolente, elle renonça à chercher. Le bébé faisait de petits bruits ; elle en avait vaguement conscience et cela la berçait.

— Une accouchée a fourni de tels efforts qu'il faut lui accorder du repos, avant même de lui offrir un bouillon de poule bien corsé ! recommandait Adrienne Loubet dans les familles où elle officiait.

Ce repos, Angéline le prenait avec avidité, pareille à cet instant à toutes les mères, humaines ou animales, qui jouissent en silence d'être délivrées du poids de leur grossesse en s'appêtant à choyer leur petit.

Un cri rauque, guttural, résonna tout à coup. La mule venait de lancer un appel affolé, entre le hennissement et le braiment de l'âne.

— Mina ! s'exclama Angéline, tirée de sa torpeur. Oh non, Mina !

La mule se cabrait à demi. Elle tirait de toutes ses forces sur sa corde, ce qui secouait l'arbuste auquel elle était attachée. Deux silhouettes grises la harcelaient.

— Mon Dieu, ce sont sûrement des loups ! Bêtes du diable ! pesta la jeune fille en se redressant.

Un craquement sinistre retentit. Prise de panique, Mina avait brisé la branche qui la retenait prisonnière et, tout en décochant de violentes ruades à ses agresseurs, elle s'élançait sur la pente abrupte. « Pauvre Mina, elle risque de se rompre les os, se dit Angéline, terrifiée. Le feu, je dois remettre du bois dans le feu »

Elle quitta à regret l'asile douillet de la couverture, non sans jeter un regard inquiet à son fils. Le froid de la grotte la saisit. Très vite, elle posa des branchages sur les braises. Des flammes dorées s'élevèrent, d'une clarté réconfortante.

« Que va devenir Mina ? songea-t-elle. Et d'où viennent ces loups ? Pourquoi se sont-ils attaqués à une mule adulte ? »

Troublée, elle recula vers sa couche de fortune, mais l'écho d'une respiration toute proche l'intrigua. Cela ressemblait à des halètements.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ? demanda-t-elle.

« Peut-être que les petchets voulaient enterrer un mort cette nuit ! pensa-t-elle. Ils auront vu la lueur du foyer... »

Angéline n'avait envie d'affronter ni les loups ni ces prêtres rebelles dont personne n'osait parler à voix haute. Elle attendit, certaine de percevoir à présent des pas sur les cailloux du sentier. Quand une masse blanche apparut, elle ne put retenir un cri de terreur. Mais ce n'était qu'un énorme chien, la gueule ouverte sur une langue rose, ses yeux bruns pleins d'amitié.

— Tu m'as fait une belle peur, toi ! s'exclama-t-elle.

Le pastour¹ remua la queue, comme pour prouver sa bonne volonté. Il huma le vent et s'aventura près des flammes où il se coucha.

— C'est toi qui chassais les loups ? hasarda Angéline, rassurée. Où est ton maître ? Allez, file, tu ne peux pas rester ici.

Le chien la fixa sans bouger. La jeune fille hésita sur la conduite à tenir. L'animal pouvait être attiré par l'odeur du placenta ou s'en prendre à elle et au bébé. Cependant, il lui inspirait confiance, et avoir un pastour de belle taille à ses côtés n'était pas négligeable.

— Je te préviens, si tu m'approches, je te flanque un coup de bâton. Je ne te connais pas, moi.

Elle était soulagée de parler au chien après des heures de silence et d'isolement. En le surveillant du coin de l'œil, elle retourna sous la couverture et, comme l'enfant pleurait, son minuscule poing dans la bouche, elle le mit au sein.

1. Pastour ou pastou en occitan : ancien nom du patou, chien de montagne des Pyrénées de grande taille et au poil blanc fourni. Jadis, il protégeait les troupeaux des loups et des ours.

— Maman est là, mon câlin ! chantonna Angéline. Je n'ai pas encore de lait, mais tu peux téter. Mon lait, tu n'y auras pas droit, mon petit..., mon petit Henri. C'est joli, Henri. Beaucoup de rois ont porté ce nom et bien des saints aussi. Henri Lesage ! Ton père sera fier de toi.

Totalement épuisée, la jeune mère s'endormit à nouveau. Elle ne vit pas les rideaux de pluie s'abattre sur le roc de Ker, sur la vallée et les monts voisins. Le grand chien blanc, la tête posée sur ses pattes avant, semblait contempler le ciel d'un noir d'encre. Fidèle à son rôle de berger, il demeura sur le qui-vive jusqu'à l'aube.

Angéline le découvrit à la même place en se réveillant. Cela l'étonna un peu, mais elle en éprouva un profond sentiment de sécurité. Une lumière rose baignait le paysage qui se dessinait sous la voûte de la grotte. De la neige fraîche paraît les sommets d'un blanc pur.

— Je dois rallumer le feu ! affirma-t-elle à haute voix. Tu sais, le chien, autant te prévenir, je passe la journée ici. C'est l'unique moment que je consacrerai à mon petit Henri.

Cette inévitable séparation paraissait néanmoins fort lointaine à Angéline. Elle disposait encore de plusieurs heures et d'une seconde nuit. Elle comptait en profiter pleinement. Elle couvrit chaudement son fils qui dormait, son pouce dans la bouche, et entreprit de ranimer les braises du foyer.

— Il me faudrait du bois sec, mais il a plu ! ronchonna-t-elle. Je ne pouvais pourtant pas apporter des bûches ! J'étais bien assez chargée !

Elle fit une rapide toilette avec l'eau qui restait dans le bidon et s'habilla sans remettre le corset. Sa robe flottait sur sa taille amincie et cela lui arracha un sourire mélancolique.

«J'ai réussi à cacher ma grossesse, mais mon père me trouvera moins ronde, songea-t-elle. Je porterai encore mon tablier à la maison. Il est ample ; cela ne changera pas trop ma silhouette.»

Il lui fallait penser au moindre détail. Porter un enfant illégitime ternissait à jamais la réputation d'une fille, et si les mauvaises langues de Saint-Lizier avaient su qu'elle s'était donnée à un homme avant le mariage, Angéline n'aurait pas pu prétendre à exercer le métier de sa mère. Depuis deux ans, sa décision était prise. Elle serait elle aussi une *costosida*, une *releveuse*¹, la respectée *commater*² que l'on faisait appeler au chevet des femmes dès les premières douleurs de l'enfantement.

Le pastour suivait de ses yeux sombres le moindre de ses gestes. Quand elle sortit de la grotte pour chercher des branches mortes, il lui emboîta le pas.

— Tu es un drôle de chien, toi ! soupira-t-elle. Je ne sais pas d'où tu viens, mais tu as sûrement un maître, et un troupeau à garder.

Elle ajusta le capuchon de sa pèlerine, car l'air était vif. Tout en ramassant du bois détrem pé, elle scrutait la pente avec la crainte d'apercevoir le corps disloqué de la mule. Elle aurait du mal à expliquer à son père la perte de leur vieille bête de somme.

1. Ancien nom donné aux sages-femmes.

2. Autre désignation de la sage-femme en occitan.

— J'espère que Mina est dans la vallée. Quelqu'un de Biert a pu l'attraper et la mettre à l'abri. Je le saurai demain matin.

La jeune fille songea au sort de son enfant. Son cœur se serra et elle eut envie de pleurer. L'épreuve qui l'attendait serait cruelle, cela ne faisait pas de doute. « Je dois me raisonner ! se dit-elle. Dans les grandes villes, les dames de la haute société confient leurs enfants à des nourrices. Elles n'en font pas un drame. Plus tard, je reprendrai Henri, peut-être même bientôt, si Guilhem revient. Quand il saura que nous avons eu un petit, il m'épousera. »

Angéline était de retour dans la grotte. Le bébé poussait de légers vagissements. Elle entassa les branches mouillées près des flammes et alla s'asseoir sur la couverture pour admirer son enfant. Il ouvrait ses yeux d'un bleu gris encore laiteux. Potelé, le crâne bien rond orné d'un duvet brun, il présentait une ressemblance frappante avec Guilhem.

— Tu as le grand front de ton papa, sa bouche arrogante, son nez droit, s'écria-t-elle en souriant. Mon beau petit Henri, j'aurais tellement voulu que tu naisses dans une maison, sous le baldaquin d'un grand lit aux draps de lin ! Si tel avait été le cas, ce matin, j'aurais joué les princesses, adossée à mes oreillers.

Quand Angéline avait compris qu'elle était enceinte, elle s'était hasardée aux alentours du manoir des Lesage, une des familles les plus riches et les plus influentes de Saint-Lizier depuis des générations. L'élégant édifice, flanqué d'une tour au toit pointu, avait été construit deux siècles auparavant à

l'écart de la cité, à flanc de colline, là où le plateau rocheux s'abaissait vers la rivière. De vastes prairies entouraient le parc planté de sapins. C'était un endroit magnifique, qui respirait le luxe et l'opulence. La jeune fille n'avait pas osé franchir la grille, ouverte la plupart du temps, encore moins s'imaginer remontant l'allée bordée de marronniers.

«Je n'allais pas solliciter un entretien pour annoncer à ces gens que je portais l'enfant de leur fils. Ils auraient été capables de me congédier sur-le-champ», déplora-t-elle en évoquant ce mois d'avril pluvieux où elle avait erré sur la route, son regard violet rivé à la façade du manoir.

Angéline secoua sa magnifique chevelure rousse, comme pour se débarrasser de toute triste pensée. Elle prit son bébé dans ses bras et continua à le contempler.

— Tu es le fruit de l'amour, Henri, mon petit ! Guilhem m'a tant de fois affirmé que j'étais la plus jolie fille du pays, qu'il m'adorait, qu'il me comblerait de tendresse sa vie durant ! Ton père m'a dit la vérité, je le sais. Il reviendra et nous serons réunis, tous les trois.

Malgré ces belles paroles, Angéline s'interrogeait encore sur le départ entouré de mystère de son amant. Elle supposait que les Lesage, peut-être informés de leur liaison, avaient envoyé leur fils aîné le plus loin possible de Saint-Lizier.

— Il est à Paris, comme dans la chanson ! dit-elle d'un ton rêveur. «Le mien est à Paris»... chercher sa livrée, ma ceinture dorée et l'alliance en or ! Je le saurai à son retour ! Maintenant, tu es là, mon fils, et je n'ai qu'à me réjouir ! Tu es né au cœur de la

nuit, et ta mère n'a eu besoin de personne pour te mettre au monde.

Le bébé frotta son nez contre son sein. Toute joyeuse, Angéline entrouvrit sa chemise et le laissa téter, ce qu'elle savait peu approprié à ses projets, car cela stimulerait la montée du lait, alors qu'elle ne pourrait pas le nourrir. Mais elle n'avait pas le cœur de le priver. L'enfant n'était encore qu'instinct et, de toutes ses forces, il s'acharnait sur le mamelon de sa mère, se rassasiant d'un liquide presque translucide qui le désaltérait. Il ne tarda pas à somnoler, repu, après avoir gratifié la jeune fille de pittoresques mimiques.

« J'ai vu de nombreux nouveau-nés, mais le mien me paraît le plus extraordinaire, le plus calme, le plus beau ! » pensait-elle fièrement.

Attendrie, elle se décida à l'emballer et à le coucher, bien enveloppé du linge en laine et protégé par la couverture. Elle était affamée et sortit de sa besace du pain et du fromage, ainsi qu'un morceau de saucisson, à défaut du traditionnel bouillon de poule qu'on servait aux accouchées, souvent accompagné d'un verre de vin. Le pastour choisit ce moment-là pour avancer dans sa direction, les narines frémissantes.

— Arrière ! ordonna-t-elle. Va-t'en ! Si tu as faim, rentre chez toi. Je ne peux pas partager mon repas, je te préviens.

Adrienne Loubet avait enseigné à sa fille des principes d'économie et l'art de se contenter de peu. Il était hors de question de gaspiller la nourriture et, pour cette raison aussi, Augustin s'était interdit de posséder un chien. Angéline gesticula donc afin de décourager la grosse bête blanche.

— Si tu as le ventre creux, tant pis pour toi ! ajouta-t-elle, bien qu'apitoyée par les filets de salive qui pendaient des babines de l'animal.

Cela ne l'empêcha pas de manger de bon appétit. Angéline Loubet était connue à Saint-Lizier pour sa force de caractère et une bonne humeur à toute épreuve. Fillette, elle ne se plaignait jamais et se montrait travailleuse et dévouée. On la disait aussi généreuse, gaie, habile à coudre et surtout très instruite. Elle avait fréquenté l'école assidûment, puis elle avait continué à apprendre dans les livres que lui prêtait une certaine mademoiselle Gersande, une protestante fière de son célibat. La vieille dame habitait un curieux logement situé au-dessus des Halles, elles-mêmes de dimension modeste avec leurs étals en pierre taillée. Angéline lui vouait une affection sans borne et une infinie gratitude.

Mais, ce jour-là, la cité de Saint-Lizier, ses hautes maisons nobles, la fontaine de la place et la cathédrale aux murailles de briques ocre appartenaient à un autre univers. Pour Angéline, la grotte du Ker était devenue le plus sûr des asiles. Elle se compara à un oiseau égaré qui aurait niché là pour fuir le danger.

— Hélas ! Je ne crains pas le bec d'un épervier ou les serres du hibou, mais plutôt l'intolérance de mes semblables ! confia-t-elle au chien. Figure-toi, pastour, qu'Angéline Loubet n'a pas le droit de mal se conduire. Elle ne voudrait pas causer de tort à son père. Papa est un homme d'une grande droiture. Quant à maman, la cité entière vénère son souvenir. Oui, Adrienne Loubet n'a pas pu engendrer une fille volage, qui a offert sa virginité au premier

venu... Enfin, non, Guilhem n'est pas du tout le premier venu. Si tu le voyais, pastour ! Grand, brun de cheveux et de peau, les yeux en amande, d'un vert pailleté d'or. Un soir, je lui ai dit qu'il avait volé des paillettes d'or au sable de l'Ariège. Eh oui, depuis des siècles, on trouve de l'or dans nos rivières et nos ruisseaux. Il paraît même que les bergers suspendaient dans l'eau des toisons de moutons pour que des particules du précieux métal s'y déposent. J'en sais plus que toi, mon beau pastour !

L'animal remua la queue, sensible à la voix chantante d'Angéline. Il avait l'air si amical que la jeune femme finit par lui lancer une croûte de fromage et un petit bout de pain.

— J'ai l'impression que tu veilles sur moi et mon pitchoun, lui confia-t-elle. Viens un peu là, allez, viens...

Le chien se leva et marcha lentement vers elle. Angéline le caressa entre les deux oreilles. Enfin, elle s'enhardit à lui flatter le dos. Sa fourrure était très épaisse, soyeuse.

— Nous sommes amis, à présent, dit-elle en riant.

Elle ne soupçonnait pas à quel point ces mots se révéleraient exacts dans un avenir proche et pour de longues années.

La journée s'écoula tranquillement. La jeune mère garnissait le feu et cajolait son bébé. Les ombres du soir la trouvèrent allongée près de l'enfant qui venait de téter.

— Notre dernière nuit ensemble, Henri, soupira-t-elle. J'ai gravé ton image dans mon cœur, je te reconnaîtrais entre mille. Mon tout-petit, mon chéri... J'aurais préféré te voir grandir, te chérir chaque jour

que Dieu fait. Mais au moins, je ne suis pas de celles qui déposent leur nourrisson au tourniquet des couvents. Ta grand-mère Adrienne a dû emporter plus de dix petits innocents à l'hôtel-Dieu de Foix. Elle les abandonnait dans une sorte de caisse et tirait la cloche. Les religieuses récupéraient le pauvre malheureux qui demeurait orphelin, sans famille. Attention, Henri, ta grand-mère n'a pas fait ça à ses propres enfants, non... Mais certaines femmes qu'elle avait accouchées lui demandaient ce service et, toute triste, maman faisait diligence pour accomplir sa pénible mission. Tu ne seras jamais un orphelin, Henri Lesage ! Je vais te confier à une bonne nourrice et je te rendrai visite tous les mois. Dors, mon bébé, dors.

De grosses larmes coulaient sur les joues d'Angéline. Elle n'avait plus qu'une nuit à passer avec son fils. Presque contre son gré, elle se mit à le bercer en fredonnant la complainte la plus populaire de sa belle terre occitane, dans le patois de son pays.

Se canto, que canto.

Canto pas per you, Canto per ma mio

Qu'es allen de you.

Aquellos montagnos

que tan hautos soun m'empachon de veyre

Mas amours oun soun¹.

Toujours en larmes, elle répéta d'une voix tremblante les couplets, en français cette fois, abattue par une détresse infinie.

1. *Se Canto* : un des chants les plus célèbres du sud de la France, toujours interprété lors des veillées ou des fêtes de village.

*S'il chante, qu'il chante.
Ce n'est pas pour moi,
Mais c'est pour ma mie
Qui est loin de moi.
Baissez-vous, montagnes,
Plaines, haussez-vous,
Que mes yeux s'en aillent
Où sont mes amours.*

— Où est mon amour? s'exclama-t-elle. Oh! Guilhem! Je t'en prie, reviens vite! Si seulement je pouvais t'écrire, te dire que tu as un fils, un beau petit garçon.

Inquiet et sensible à son chagrin, le chien quitta son poste près du foyer et vint se coucher contre Angéline. Elle puisa dans sa présence un peu de réconfort.

— Je ne suis pas seule, tu es là, brave bête! dit-elle. En plus, tu me tiens au chaud. Je t'en supplie, reste près de moi.

*

Angéline était prête. Elle avait soigneusement rangé la grotte où il ne restait aucune trace de son passage. La jeune mère avait même veillé à enterrer le placenta en creusant une petite fosse, qu'elle avait ensuite recouverte de pierres. La couverture lui servait de ballot, car, privée de sa mule, elle était très encombrée. Cela lui posait problème.

«J'aurais dû arriver à Biert sur le dos de Mina, sans tout ce chargement que je comptais cacher dans un buisson. Là, si je me présente à pied, cela éveillera la curiosité...» songeait-elle en empruntant le sentier qui contournait le roc de Ker.

Le chien la suivait, apparemment déterminé à ne pas la quitter.

«Je vais bien trouver une histoire à inventer ! se dit-elle encore. Je n'ai jamais autant menti de ma vie, mais ce sont de pieux mensonges, pour reprendre les mots de papa.»

Augustin Loubet pratiquait lui aussi le mensonge quand il y était contraint. Si un client venant chercher ses chaussures semblait surpris par le prix à payer, le cordonnier s'empressait de répondre qu'il s'était trompé. Cela ne le rendait pas riche, mais on l'appréciait.

Tout en marchant le plus lentement possible afin de retarder l'échéance de la séparation, Angéline cherchait encore une autre solution pour ne pas abandonner son bébé.

«Si je le ramenaï à la maison, je raconterais à papa que je l'ai trouvé au bord du chemin... pensa-t-elle, les larmes aux yeux. Non, je ne pourrais pas m'empêcher de lui donner le sein et je me trahirais. Ou bien je vais chez les parents de Guilhem et je leur avoue la vérité. Ils n'oseront pas rejeter leur petit-fils ! Je les supplierais à genoux de m'engager comme bonne, pour que je puisse voir mon pitchoun tous les jours.»

Cette idée la fit grimacer. Les Loubet avaient quand même de l'orgueil.

«Non, je n'ai pas le choix. Je dois confier mon enfant aux femmes Sutra. Elles sont dignes de confiance, maman me l'a souvent répété.»

Après la pluie et le vent glacé de la veille, un franc soleil se levait. Le ciel s'était dégagé et était maintenant d'un bleu pur. Du côté du vallon d'Encenou,

le moutonnement des hêtraies se parait de teintes pourpres et dorées. Angéline évoquait une allégorie vivante de l'automne dans sa pèlerine de drap brun, avec son teint rose, son regard de colchique et l'or sombre de ses cheveux. Elle avançait, droite, son fin visage sublimé par une volonté désespérée.

Ce fut après plusieurs virages en pente douce qu'elle aperçut sa mule, immobile entre deux troncs de chêne. La pauvre bête avait le poil trempé et maculé de boue. La selle flanquée de paniers, une confection d'Augustin Loubet, pendait sur son flanc gauche. Mais, de toute évidence, elle ne portait aucune blessure.

— Mina ! Comme je suis contente ! Je parie que tu as fait fuir les loups. Dans quel état es-tu, mon Dieu !

Angéline était bien embarrassée. Elle ne pouvait pas entrer dans le village de Biert sans rendre sa mule présentable. Avec un soupir, elle entreprit de poser son ballot et d'y nicher son fils, le temps de réajuster le harnachement de Mina. Le chien renifla Henri du bout du nez, puis il se coucha à côté de lui.

— Tu es vraiment un bon pastour, toi ! s'écria Angéline. Je me dépêche, fais attention au petit.

En tenant la mule par la corde, elle put bientôt se remettre en chemin. Soulagée de son chargement, elle préférait marcher.

Dès qu'elle distingua le clocher de Biert, elle fit une promesse à son fils :

— Mon enfant, mon fils, mon petit amour, pardonne-moi ! Je te jure que je reviendrai et que je ne t'abandonnerai jamais plus.

Enfin, le village lui apparut, un peu avant le pont sur l'Arac. La rivière grondait, grossie par les pluies

fréquentes en cette saison. Ses flots impétueux d'une limpidité de cristal roulaient sur des blocs de rocher, et une multitude de galets aux couleurs panachées, du gris, de l'ocre, du jaune, du blanc, en tapissaient le fond.

— Nous sommes arrivés, mon tout-petit, dit Angéline tout bas.

Elle lança un coup d'œil attristé aux maisons regroupées autour de la place de l'église. Un tilleul entouré d'un banc en bois déployait ses grandes branches dénudées. C'était un arbre de la liberté, planté en 1848 pour célébrer l'abdication du roi Louis-Philippe et l'avènement de la Seconde République. Un chat sauta d'un muret et se glissa dans la grange de l'épicerie dépôt de tabac ayant pignon sur le bord de la route.

«Je ne suis pas venue ici depuis un an!» se dit Angéline.

Sur sa droite se dressait le moulin à farine du père Piquemal, en face de l'auberge.

«Allons, du courage! pensa-t-elle, le cœur serré. Tiens, voilà le vieux René de Jacquet.»

Un homme quasi courbé en deux, un béret crasseux enfoncé jusqu'au milieu du front, se dirigeait vers elle. Il leva un peu son bâton et désigna le chien.

— D'où tu sors ce pastour, toi? interrogea-t-il. Et qui es-tu?

— Vous ne me reconnaissez pas? Je suis la fille d'Adrienne Loubet. Mes grands-parents étaient vos voisins, les Bonzom. Vous habitez toujours à Jacquet, là haut?

Elle revit le hameau, quatre maisons en tout, bâti à mille mètres d'altitude, sur un plateau abrité du vent. La vie y était rude, l'hiver.

— Eh oui, je m'en souviens, fit le vieillard.

— Quand j'étais petite fille, nous allions parfois veiller chez vous, monsieur René, précisa Angéline, pleine de nostalgie. Il fallait apporter nos chaises et ça m'amusait. On égrenait le maïs pour les poules et tout le monde chantait...

— Eh oui ! répéta-t-il. Est-y à toi, ce chien ?

Elle hésita un instant. L'animal n'avait pas de collier. Sans réfléchir davantage, elle hocha la tête pour appuyer un oui énergique.

— M'en faudrait un, de pastour ! Je viens causer au maire ; les loups m'ont pris une brebis hier soir ! J'en avais un, de chien, mais il a crevé.

— Je suis navrée ! répliqua Angéline en le saluant. Bon courage !

L'accent rocailleux du vieil homme et son langage familier l'amusaient. Grâce à la bienveillante mademoiselle Gersande, Angéline avait appris les bonnes manières et savait s'exprimer correctement. « Peut-être que cette chère demoiselle a des soupçons, au sujet de Guilhem. Cet été, elle a insisté sur la nécessité d'être bien éduqué, avec plus d'insistance que jadis. Je n'aurais pas honte si je devais discuter avec les Lesage. »

Le bébé se mit à pleurer. On aurait dit le miaulement d'un chaton. Angéline écarta un pan de sa pèlerine pour embrasser le front de son fils.

— Je t'en prie, sois sage ! Tu vas avoir du bon lait, Henri, lui dit-elle tendrement en empruntant une rue étroite, bordée de façades grises.

Chaque pas lui coûtait. Mais elle eut beau ralentir, ses jambes la conduisirent malgré tout jusqu'à la rue du Lavoir. Tremblant de nervosité,

elle attacha la mule à un anneau scellé dans le mur.

— Toi, le chien, tu vas m'attendre, dit-elle dans un souffle. Ne bouge pas. Je ne sais pas ce que je ferai de toi, mais par pitié attends-moi.

L'enfant poussa un vagissement plus vigoureux. La bouche sèche et les larmes aux yeux, Angéline fixa d'un air hagard une porte en bois sombre. Elle devait frapper, mais ses mains se crispèrent sur le corps menu de son fils.

« Sainte Vierge, aidez-moi ! se dit-elle afin de retrouver son courage. Si les femmes Sutra me voient sangloter, si je ne peux pas débiter la fable que j'ai préparée, elles comprendront que je viens de mettre ce petit au monde. Guilhem, pourquoi ne reviens-tu pas ? Pourquoi ce silence ? Dieu sait que tu pourrais m'écrire, toi qui manies si bien la plume ! »

Angéline contempla une dernière fois son enfant. Avec un soupir étouffé, elle se décida enfin à frapper à la porte : trois coups nets.